N° 183.

DU TYPHUS EN GÉNÉRAL;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 août 1818, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR VICTOR-ETIENNE-MARIUS BROQUIER,

Ex-Chirurgien au deuxième régiment de la Méditerranée.

..... Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui.....
Æneid. VIRG., lib. 2.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU, *Président.*
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON ONCLE BARRY,

Ex-Pharmacien-Major aux armées françaises.

Comme un faible témoignage de ma vive reconnaissance.

V. E. M. BROQUIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dutyphusengenera0000parv

DU

TYPHUS EN GÉNÉRAL.

Du Typhus.

On connaît sous le nom de *typhus* une fièvre continue dans laquelle s'observent une violente céphalalgie, une stupeur particulière, et ordinairement un exanthême pourpré ou pétéchial. Outre ces caractères essentiels, il se manifeste encore différens symptômes qui, par la diversité de leur nature, font prendre à la maladie des aspects variés. Ainsi il arrive souvent qu'une série de phénomènes réguliers se développe suivant certaines périodes déterminées, tandis que d'autres fois les mêmes phénomènes existant en totalité, ou seulement en partie, sont accompagnés d'autres symptômes variables et irréguliers qui constituent de nouvelles maladies sur-ajoutées à la première. En considérant le typhus sous ce point de vue, il paraît convenable, pour en faire la description, de le présenter d'abord dans un état de simplicité, et d'indiquer en second lieu, comme autant de complications, les groupes de symptômes anomaux qui se montrent le plus fréquemment.

Je vais donc traiter premièrement du typhus simple; je l'envisagerai ensuite avec ses complications ordinaires, je parlerai de son traitement, je ferai l'histoire succincte des épidémies que j'ai observées, et je terminerai par quelques observations particulières.

Causes.

Elles sont ou dépendantes de l'état physique et moral de l'individu, ou existantes hors de lui.

Les premières sont *prédisposantes.* Les personnes d'une constitution faible; les sujets délicats, mous, à peau fine; ceux qui sont très-facilement accessibles à la peur, le contractent en général plutôt que les individus jouissant d'une disposition contraire.

Les deuxièmes, plus nombreuses que les précédentes, sont, les lieux bas et humides, le voisinage des tueries, des voiries; la réunion d'un grand nombre de gens soumis à l'influence d'émanations délétères; l'habitation dans les villes assiégées, les prisons, les vaisseaux, les casernes emcombrées; une atmosphère chaude et humide, une grande sécheresse; un usage prolongé d'alimens malsains tendant à la putréfaction, tels que les viandes gâtées, les végétaux altérés, une nourriture purement animale, une disette de longue durée; des excès en tout genre; un séjour continuel auprès des malades; les travaux immodérés du corps et de l'esprit; les affections morales tristes; en un mot, tout ce qui est de nature à diminuer les forces vitales peut déterminer le typhus.

Symptômes précurseurs.

Ils consistent en un malaise général, une lassitude spontanée, l'anorexie, etc., de même que dans les autres fièvres; on ne peut donc les regarder comme avant-coureurs du typhus que lorsque celui-ci règne déjà épidémiquement. Quelquefois l'invasion a lieu d'une manière brusque.

Symptômes propres.

On les divise communément en trois périodes.

Première période, ou période d'irritation. On observe un engourdissement général, une douleur de tête violente qui augmente par degrés, des alternatives de froid et de chaud; le visage est animé, la conjonctive injectée; les muqueuses nasale, gutturale et pulmonaire, enflammées; la langue blanche et humide; il y a nausées, soif, désirs de boissons froides et acides, souvent vomissemens; douleurs dans les régions dorsale et lombaire, dans les membres, et surtout aux mollets. La parole est pénible, la chaleur de la peau halitueuse, le pouls fréquent et ordinairement mou et faible. Vers le quatrième jour il survient fréquemment une hémorrhagie nasale peut abondante, qui procure un soulagement momentané de la céphalalgie. Dans le même temps, il paraît un exanthême très-variable; tantôt ce sont de simples plaques rouges, tantôt des pétéchies plus ou moins étendues; d'autres fois c'est une éruption de pustules miliaires.

Deuxième période. Elle est marquée par des phénomènes nerveux. Vers la fin du septième jour, les symptômes inflammatoires se dissipent; l'exanthême disparaît, excepté les pétéchies, qui suivent le cours de la maladie; la déglutition devient difficile; le pouls augmente de faiblesse; la chaleur est ardente; les selles sont le plus souvent fréquentes, liquides et fétides; le ventre se météorise; il y a des exacerbations régulières pendant la nuit, et irrégulières pendant le jour. Deux phénomènes importans de cette période sont, 1.° la *stupeur*, qui présente les caractères suivans: sens émoussés, surtout celui de l'ouïe; indifférence pour tous les objets extérieurs; ni désir, ni volonté; état qui ressemble à l'ivresse. 2.° La *typhomanie*, ou cet état particulier dans lequel on rêve sans

dormir ; délire ordinairement tranquille, quelquefois furieux. Les malades sont souvent tourmentés d'une idée dominante. Tous ces symptômes nerveux peuvent avoir lieu dans la première période, et alors la maladie marche avec une grande rapidité.

Troisième période. Celle-ci est marquée par la rémission de tous les symptômes ; ou bien un état adynamique se joint aux phénomènes nerveux, et augmente le danger. Tels sont les symptômes réguliers sous lesquels se présente le typhus simple.

Je passe maintenant, ainsi que je l'ai annoncé, à l'exposition particulière de quelques complications, lesquelles peuvent avoir lieu à des époques différentes de la maladie, et établir l'existence du typhus sans le concours de tous les symptômes énoncés ci-dessus.

Complication, ou typhus inflammatoire. Cette variété attaque particulièrement les sujets forts et d'un tempérament sanguin ; l'affection catarrhale est ici plus prononcée, l'angine plus intense, la céphalalgie très-violente, le délire furieux, le pouls plein, fort, dur ; le visage animé ; le battement des artères carotides et temporales fréquent ; la langue humide, les yeux brillans ; le malade est constipé jusqu'à la fin ; des hémorrhagies abondantes surviennent ordinairement, les forces se soutiennent, et cette fièvre se termine promptement, ainsi que la convalescence.

Complication ou typhus bilieux. Frissons plus violens, céphalalgie bornée à la région frontale, langue recouverte d'un enduit jaunâtre, nausées, sensibilité de l'épigastre ; le malade vomit quelquefois de la bile, et en rend par les selles.

Complication, ou typhus nerveux. Il attaque principalement les sujets d'un tempérament nerveux ; il s'accompagne fréquemment de syncope, d'un délire permanent ; le plus souvent il y a coma ;

la langue est rouge et comme recouverte d'un vernis sec ; le malade avale difficilement ; le pouls change souvent d'état ; il survient des hoquets, des soubresauts dans les tendons, la carphologie ; les urines se suppriment : on observe assez souvent la paralysie de la vessie et des sphincters de l'anus.

Complication, ou typhus adynamique. Les traits caractéristiques sont les suivans : stupeur bien prononcée, prostration des forces, chaleur âcre, langue noire, sèche et fendillée ; pouls faible, petit, accéléré ; haleine fétide, ventre météorisé, diarrhée fétide, hémorrhagies passives, pétéchies ou vibices, parotides.

La durée du typhus, quel qu'il soit, est variable. Le plus ordinairement, dans le typhus simple, elle est de quatorze jours.

Terminaison.

Elle a lieu par le retour à la santé, par d'autres maladies, ou par la mort. Dans le premier cas, la crise se fait par les sueurs, les selles ou les urines. Les maladies qui peuvent être la suite du typhus sont très-nombreuses. On compte parmi les plus remarquables un grand épuisement de forces, diverses paralysies, des gangrènes externes, des suppurations. La terminaison par la mort dépend autant de la mauvaise disposition des malades que de la violence de la maladie. Elle peut être produite par une prostration générale, par une congestion au cerveau, ou aux poumons ; elle peut être l'effet d'une hémorrhagie passive abondante, ou d'une forte diarrhée : ce qu'on observe surtout chez les militaires contagiés épuisés par des marches pénibles et des fatigues excessives.

Prognostic.

Il est relatif à l'état des sujets qu'il attaque, aux circonstances où ils se trouvent, à l'époque de sa manifestation, et aux sym-

ptômes prédominans. Au commencement d'une épidémie, il est toujours dangereux ; sur la fin il l'est moins, et l'on peut concevoir plus d'espoir de guérison.

La complication adynamique est dangereuse; la nerveuse offre une marche insidieuse et également funeste. On regarde en général comme signes d'une terminaison heureuse, dans l'état inflammatoire, une hémorrhagie nasale qui procure beaucoup de soulagement; une diarrhée modérée ; le peu d'intensité de l'inflammation des membranes muqueuses. Dans l'état nerveux, une soif modérée est d'un bon augure, l'humidité de la langue, un pouls fréquent, libre, assez développé; un délire tranquille, l'espoir d'une prompte guérison, indiquent également une issue favorable.

Les signes de mauvais présages sont, dans l'état inflammatoire, des vomissemens qui ne soulagent pas les malades; les caractères d'une inflammation violente et générale. Dans l'état nerveux, les plus mauvais de tous les signes sont, d'après *Hildenbrand*, « la « cécité, les larmes involontaires, le hoquet, la paralysie de la « langue, une mussitation continuelle, l'entier abandon de soi- « même, la pesanteur considérable du corps, la persévérance des « pétéchies ; un pouls rare, embarrassé, et en général très-fré- « quent ; des spasmes de la vessie, l'inflammation des intestins et « le ballottement du ventre ; la paralysie et la contraction des « muscles des lèvres, laissant voir les dents ; une diarrhée conti- « nuelle et débilitante ; la dysenterie, etc. L'inefficacité des vési- « catoires témoigne toujours la plus grande et la plus dangereuse « insensibilité. »

Traitement prophylactique. Dans le cas d'une épidémie, on isolera les hommes sains de ceux qui sont déjà atteints de la maladie. Quant aux personnes qui, par état, seront obligées de rester parmi eux, elles devront, afin d'éviter la contagion, ne pas aller à jeun dans les salles, surtout si elles sont affaiblies ; elles boiront chaque jour une quantité modérée de vin ou de quelque autre liqueur spiri-

tueuse ; elles éviteront, autant que possible, de se servir des effets des malades, ou bien devront les désinfecter avant de s'en servir ; elles changeront souvent de linge, s'abstiendront de respirer les exhalaisons des malades ; enfin, elles tâcheront d'affermir leur courage contre la peur. Car, dit *Bucham*, la peur tue plus de monde que la maladie. Les salles seront désinfectées par les vapeurs du chlore, selon le procédé de M. *Guyton-Morveau.*

Traitement curatif. Il sera varié en raison des différens états sous lesquels le typhus pourra se présenter ; en général, dès le début, un vomitif produit un heureux effet. S'il ne suffit pas pour faire avorter la maladie, et que des symptômes évidemment inflammatoires se manifestent, on administrera des boissons délayantes, telles que le petit-lait, les bouillons de veau, de poulet ; les infusions mucilagineuses, les boissons acidulées. Plusieurs auteurs disent avoir retiré de grands avantages de la saignée chez les sujets robustes.

Quand le typhus présente des symptômes bilieux, on insiste davantage sur les vomitifs et les boissons acidulées. S'il offre le caractère adynamique, on administre le quinquina sous toutes les formes, le camphre, les vins généreux et tous les cordiaux ; enfin, dans le cas de complication nerveuse bien prononcée, il faut employer les antispasmodiques, tels qu'une infusion d'oranger, de tilleul, d'arnica, l'opium, l'éther et les acides minéraux ; l'acétate d'ammoniaque liquide a souvent été employé avec succès. Si le délire est violent et permanent, on essaiera de le calmer par des applications d'eau froide ou de glace sur la tête ; on cherche à éveiller la sensibilité par les vésicatoires et les sinapismes. La diarrhée symptomatique doit être combattue par des remèdes appropriés.

Tel est en abrégé le traitement que réclame le typhus. Je vais entrer dans la description de quelques épidémies de cette maladie observées en France et à l'étranger.

Au commencement de 1811, le 2.^{e} regiment de la Méditerranée

dont je faisais partie, fut campé aux îles d'Hyères, pays très-salubre, mais peu fourni en eaux potables. Les soldats qui composaient ce régiment étaient pour la plupart réfractaires ou déserteurs; il avait fallu employer la rigueur des lois pour les amener sous les drapeaux : presque tous y étaient venus enchaînés, et chacun d'eux nourrissait secrètement dans son cœur le désir de se soustraire à ce qui leur paraissait une cruelle servitude. Retenus cependant par la mer, qui offrait une barrière à leurs projets d'indépendance, ils se virent contraints à devenir militaires; ils étaient logés par vingtaines dans des barraques de branches de pin et d'arbousier sur un terrain récemment défriché. Durant les premiers mois de leur séjour, quelques-uns seulement furent atteints de la nostalgie, mais le printemps vit éclore d'autres maladies plus généralement répandues. L'atmosphère fut chaude et sèche au commencement de cette saison, chaude et un peu humide vers la fin, les nuits étaient froides et accompagnées de fortes rosées. Beaucoup de soldats n'ayant plus d'argent à cette époque, usèrent pour toute boisson d'une eau fade et terreuse, au lieu du vin qui, dans les premiers temps, bannissait quelquefois leur sombre mélancolie. Alors leur tristesse augmenta, ainsi que leur dégoût pour l'état militaire; on les voyait s'enfoncer au milieu des bois, et là, repaissant leur imagination des plus noires idées, passer les journées entières sans prendre d'autre nourriture que des fruits, qu'ils mangeaient avec excès. Enfin ces causes physiques et morales ne tardèrent pas à développer la diarrhée, la dysenterie, et par suite le typhus. Le bataillon auquel j'étais attaché fournissait chaque jour dix à quinze malades qui offraient dans le principe quelques symptômes bilieux, et peu de temps après certains caractères du typhus, tels que la contagion et la stupeur, etc. On les évacuait d'abord sur le continent; mais le nombre se multipliant de jour en jour, un hôpital d'ambulance fut établi sur une hauteur de l'île *Porquerolles*. L'air pur et la propreté furent d'excellens moyens de guérison. Pour combattre l'adynamie, on employa avec un très-grand succès les

toniques, et surtout le vin pur. On remarqua que, dans l'île, le nombre des morts fut proportionnellement inférieur à celui du continent, où les malades (quoique méthodiquement traités) se trouvaient entassés dans les hôpitaux. L'adynamie fut la complication la plus ordinaire de ce typhus ; cependant les symptômes inflammatoires se montrèrent quelquefois ; et même au plus haut dégré d'intensité. Un délire furieux agitait alors les malades : ils disaient qu'ils voulaient faire leur paquet et sortir, ce qui était d'un triste présage ; si on les laissait libres de leurs actions, ils cherchaient à s'évader ; leur visage était très-animé, leurs yeux étincelans ; plusieurs succombaient dans cet état avant qu'on eût pu établir un traitement approprié.

Durant l'hiver de 1812 à 1813, nous vîmes encore le typhus exercer ses fureurs meurtrières en Lithuanie et en Pologne. Malgré le froid excessivement rigoureux qui régnait alors, nous étions souvent obligés de bivouaquer sur la neige, ou bien nous logions les uns sur les autres, renfermés dans d'étroites et sales chaumières, où nous respirions plus ou moins long-temps un air impur. Notre nourriture habituelle consistait en pommes de terre et en viande de porc salé ; pour boisson nous avions de l'eau, quelquefois de la mauvaise bière et de l'eau-de-vie de mauvaise qualité. D'autres fois, privés de ces avantages, nous jeûnions pendant plusieurs jours de suite. De plus, par surcroît de malheur, le nombre des gelés augmentait d'un instant à l'autre ; ceux qui n'avaient pas encore subi ce triste sort étaient glacés d'effroi à l'aspect des tableaux de douleur qui renaissaient chaque jour devant leurs yeux, et semblaient devoir être un écueil inévitable. Ce fut sous l'influence de ces causes réunies que le typhus se déclara parmi nous. Un sentiment de terreur annonçait d'ordinaire l'invasion de la maladie : la stupeur avait lieu dès le début ; la langue était d'abord couverte d'un enduit jaune brun ; il y avait amertume de la bouche, nausées, céphalalgie intense, chaleur de la peau, qui était un peu terne, prostration. L'adynamie manifestait de plus en plus ces caractères ; la

dysenterie ou la diarrhée apparaissaient au commencement, et duraient jusqu'à la fin de la maladie, qui se terminait en peu de temps d'une manière funeste. A Varsovie même, où les médicamens convenables étaient administrés, la mortalité fut excessive, ce qu'on peut attribuer, soit à ce que les hôpitaux étaient trop encombrés, soit à ce que les salles se trouvaient infectées par les gangrènes de ceux qui avaient eu quelques parties gelées. Pour borner les ravages du typhus dans notre division, il fut ordonné, en passant à Varsovie, d'y laisser jusqu'aux moindres malades : cette sage précaution nous délivra de la maladie ; mais son absence ne fut pas de longue durée, et nous eûmes bientôt la douleur de la voir reparaître dans nos rangs, à l'occasion des mêmes causes productrices portées à un plus haut degré. En effet, l'ennemi nous attaqua dans notre retraite avec une armée cinq fois plus forte : quoique vainqueurs après douze heures de combat, il nous fallut redoubler nos marches forcées ; dès-lors on n'eut plus le temps ni de dormir, ni de prendre les alimens dont on avait besoin ; souvent les Russes et les Français semblaient ne former qu'une ligne de troupes sans interruption : c'est dans cet état que nous traversâmes la Silésie pour arriver à Dresde, accablés de misère, épuisés par les fatigues, et surtout par une veille de huit à dix jours. A cette époque, la plupart de ceux qui n'avaient pas encore payé tribut au typhus en furent atteints ; toutefois, ses effets furent moins terribles qu'auparavant. Pour éviter la contagion, on eut soin de séparer les malades des hommes sains ; ils furent traités convenablement dans un hôpital assez spacieux, et beaucoup sortirent parfaitement guéris.

Pendant l'hiver de 1813 à 1814, le typhus régna épidémiquement sur plusieurs points de la Hongrie, et particulièrement à Peterwaradin et à Ruma (*Comitat Syrmiens*). Ces deux villes sont situées, la première sur le Danube, la deuxième, distante de quinze lieues, avoisine la Save, qui la sépare de la Turquie. Une vaste étendue de cette contrée fut, durant l'automne, submergée

par de fréquentes inondations, et l'horizon fréquemment obscurci par un épais brouillard. La saison suivante offrit dans sa durée un froid assez intense, et ce fut dans son commencement que la maladie porta ses premiers coups; mais d'autres causes que je vais énoncer concoururent d'une manière plus puissante à sa production. Le sort des combats avait amené dans ces lieux nombre d'étrangers malheureux; d'un côté, les débris de l'armée de Czerni-George, défaite par les Turcs sous les murs de Belgrade; d'un autre, des Français et beaucoup d'Italiens prisonniers de guerre. Voici d'une manière succincte ce qui arriva relativement aux prisonniers : logés dans des cazemates et des casernes humides, plongés dans une malpropreté qui inspirait à la fois le dégoût, le mépris et la compassion; entassés les uns sur les autres, vivant dans une stupide inaction, s'abandonnant enfin à une espèce d'abrutissement physique et moral, ils devinrent en même temps et les créateurs et les victimes du typhus; presque tous en furent frappés, et les trois cinquièmes y succombèrent; le mal s'étendit aux Serviens, à la garnison et aux habitans. Les Français et les vieux soldats italiens n'en furent atteints qu'après les conscrits : de ceux-ci, plusieurs parurent trouver un préservatif dans la propreté, l'usage du vin, du tabac en fumée, et surtout dans une sorte de fierté patriotique qui leur faisait supporter la captivité avec une noble résignation. Les phénomènes les plus remarquables de cette épidémie furent : l'adynamie, portée à son plus haut degré, la perte plus ou moins prolongée de la mémoire après la guérison, l'alopécie, l'affaiblissement de toutes les facultés de l'entendement, la surdité. Le phtiriasis fut observé comme complication chez un malade. Le plus grand nombre fut emporté par une diarrhée opiniâtre; enfin le printemps suivant vit expirer ce fleau destructeur.

Ces trois histoires générales sont loin de renfermer tous les détails que comporterait un pareil sujet; mais je n'ai eu d'autre vue, en les rapportant, que de prouver par expérience quelles sont les causes principales du typhus, sa complication la plus ordinaire et

sa terminaison la plus fréquente. On voit par ce que j'ai dit, 1.° que les moyens de guérison sont plus avantageux si, avant leur emploi, on n'a pas eu la précaution de ne rassembler que peu de malades dans le même lieu ; 2.° que la propreté et la pureté de l'air doivent tenir un des premiers rangs dans les ressources préservatives, et même curatives, que la négligence de ces moyens entretient l'existence du mal, favorise sa contagion, et rend sans efficacité les remèdes les plus convenables. Enfin, en troisième et dernier lieu, que les remèdes toniques sont les meilleurs à administrer dans la complication adynamique caractérisée. Après avoir parlé du typhus en général, il me reste à faire le récit de trois observations particulières recueillies dans la troisième épidémie.

I.re OBSERVATION.

M. Petrowitz, capitaine valaque, économe de l'hôpital de Peterwaradin, après un dîner copieux et quelques excès d'amour, éprouva du malaise et l'impossibilité de vaquer à ses affaires. Le lendemain, il se mit au lit ; cinq jours après, sur son invitation, je lui fis une visite d'amitié ; je le trouvai très-changé au physique ; il avait perdu la couleur vermeille qui naguère brillait sur son visage ; la pâleur en avait pris la place, ses yeux n'avaient plus leur sérénité ; ils étaient presque sans expression ; la conversation me fit remarquer aussi des alternatives de trouble dans les facultés de l'entendement. Cet état empira de jour en jour ; je revis pour la deuxième fois le malade le huitième jour de sa maladie, et le trouvai dans un état bien plus fâcheux qu'auparavant ; ses yeux offraient l'image de l'hébétement ; ils s'ouvraient pour se refermer ensuite ; les mâchoires étaient serrées l'une contre l'autre, ce n'était qu'avec peine qu'on pouvait les séparer ; les mains étaient toujours en mouvement ; tantôt elles détachaient les couvertures, tantôt exécutaient le mouvement connu sous le nom de *carphologie ;* il y avait surdité, parfois cris plaintifs ; le pouls était souvent

insensible, la peau brûlante et froide ; une éruption miliaire venait de se manifester ; il y avait hoquet, délire tranquille, soif tantôt forte, d'autres fois nulle ; les déjections étaient involontaires, abondantes et fétides ; le malade tombait toujours aux pieds du lit. Telle était la situation de M. Petrowitz lors de ma deuxième visite. A l'aspect de tant de symptômes alarmans, le médecin en chef concevait de justes craintes sur l'issue de la maladie ; déjà les amis du malade pleuraient sa perte et n'osaient plus s'approcher de lui. Guidé par un sentiment de reconnaissance, j'offris mes services pour soigner le capitaine, et depuis ce moment, je restai nuit et jour auprès de lui, remplissant conjointement avec son épouse les fonctions de garde-malade. Je vis alors les symptômes énoncés ci-dessus, aller toujours croissant ; les nuits étaient accompagnées de redoublement. On ne cessa d'administrer soigneusement des antispasmodiques ; et un vin doux et clairet, pris en abondance, fut sa boisson ordinaire ; on appliqua des vésicatoires et des sinapismes ; une exacte propreté fut entretenue dans la chambre.

Le treizième jour la débilité était extrême, et le danger paraissait imminent ; la nuit suivante un événement remarquable eut lieu, et fut suivi d'un heureux changement. Vers une heure après minuit, je m'approchai du capitaine pour lui donner à boire ; mais il n'offrait plus de mouvement ; le défaut de la respiration, du pouls, la pâleur et la roideur de son corps, tout semblait annoncer qu'il avait perdu la vie. Quatre heures s'étaient déjà écoulées dans cet état, lorsqu'à notre grand étonnement le malade ouvrit les yeux et donna d'autres signes non-équivoques de son existence. Ce fut à dater de ce moment que tous les symptômes redoutables diminuèrent d'intensité. Le même traitement fut continué avec succès, et lorsque six jours après je quittai Péterwaradin, le malade me remercia de mes soins. J'appris ensuite son parfait rétablissement.

On voit dans cette observation que la crise salutaire se fit par une syncope. M. le professeur *Dubois* nous a rapporté l'année

dernière, dans sa clinique, un cas de cette nature qu'il avait observé dans sa pratique.

II.e OBSERVATION.

J'étais sous un médecin civil chargé en second du service des prisonniers italiens de Ruma, dans le temps où le typhus enlevait une infinité de ces malheureux. Je me trouvais alors dans une disposition physique et morale assez propre à repousser les atteintes de cette maladie, et je vivais impunément au milieu des malades ; ce ne fut qu'à la suite de quelques excès que je faillis à mon tour devenir la victime d'un typhus des plus violens.

Le 15 février 1814, invité à une fête particulière, je participai à deux repas splendides et presque consécutifs, où les boissons furent peu épargnées. Chacun des convives rentra dans un état de demi-ivresse; moi-même j'éprouvai des vertiges, et regagnai difficilement la caserne, avec un capitaine hongrois, directeur des prisonniers, qui se trouvait dans le même état que moi. Nous étions à peine rentrés que, par complaisance pour cet officier, je dus me livrer à de nouveaux excès le reste de la nuit. Le lendemain je me sentis fatigué ; vers le soir, à l'heure du dîner, je ressentis du malaise, de l'anorexie, une lassitude spontanée, des frissons fugaces. Je me couchai sans dîner. Le surlendemain, à peu près même état, et de plus, amertume de la bouche, envie de vomir; je pris le même jour un vomitif, qui amena quelques matières verdâtres, mais sans soulagement marqué.

Le troisième jour, céphalalgie et les symptômes ci-dessus (diète comme les jours précédens, bouillon vineux.

Le quatrième jour, augmentation des symptômes bilieux, soif ardente, plusieurs accès de fièvre. (Diète, bouillon vineux, eau d'orge, tartrate acidule de potasse, ℥j.).

Le cinquième, fièvre continue. (Eau d'orge, diète.)

Le sixième, dégoût pour le vin pur, abattement marqué, fièvre. (Infusion de sureau.)

Vers le dixième jour et les suivans, symptômes ci-après : adynamie bien caractérisée, état de stupeur, décubitus sur le dos, langue, lèvres et dents fuligineuses ; déjections alvines fréquentes et involontaires ; froid alternant avec une chaleur brûlante, météorisme de l'abdomen, douleur intolérable aux mollets, céphalalgie violente ; pâleur, yeux larmoyans, émaciation extrême ; délire, surtout la nuit ; soif ardente ; demande d'oranges vainement réitérées chaque jour ; aversion pour les alimens et certains vins ; rêves effrayans, pustules miliaires générales.

Vers le quinzième jour, syncope, pressentiment sinistre, désir de la mort, escharres gangreneuses au sacrum. (Pendant toute cette période on m'administra une décoction légère de calamus aromaticus, et diverses potions toniques dans lesquelles entrait le quinquina ; à ma fréquente sollicitation, on me donna aussi deux grandes bouteilles d'émulsion d'amandes, et ensuite de la limonade.) Malgré tous ces moyens, mon état allait toujours en empirant. On m'appliqua deux vésicatoires aux jambes, un autre à la nuque, et deux sinapismes aux pieds ; le tout fut presque sans effet. Dans un moment de désespoir, je fis acheter plusieurs espèces de vin, et je bus une bouteille entière de celui qui me parut le moins désagréable ; il ressemblait beaucoup au vin de Tokai, par la saveur. J'allais boire une seconde bouteille, lorsque le médecin, justement sévère contre moi, me la fit ôter des mains, et crut mes jours plus en danger que jamais. Bientôt le délire augmenta considérablement, et il survint d'abondantes sueurs ; cependant, peu de jours après, je me trouvai mieux, et je parvins insensiblement à la convalescence, quelquefois contrariée par une constipation opiniâtre.

J'étais sorti du lit depuis une dixaine de jours, quand tout à coup l'état adynamique récidiva. Je dus en grande partie cette rechute aux complaisances du médecin de la ville, qui, n'osant mettre un frein à ma voracité, m'envoyait chaque jour de sa cuisine autant d'alimens que je pouvais en souhaiter. Cette seconde ma-